

Céline en cellule

Robert Lévesque

Numéro 326, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92101ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2020). Céline en cellule. *Liberté*, (326), 13–15.

Céline en cellule

La bibliothèque de Robert Lévesque, c'est bien connu, est infinie – et nous trouvons plaisir à l'inviter, chaque numéro, à en déballer une petite part.

Louis-Ferdinand Céline
Cahiers de prison
Février-octobre 1946
 Les cahiers de la NRF,
 Gallimard, 2019, 228 p.

« **L**a même chose est arrivée à Louis Hémon avec Maria Chapdelaine – sa vie après ce livre est devenue impossible – il a fini à peu près fou sous les roues du Canada un jour de neige. Il n'osait presque pas rester dans sa ville canadienne – il était fait, repéré, détesté. J'ai songé à lui l'autre jour à regarder tomber la neige à travers les barreaux de ma cage – il n'osait presque plus demeurer dans un seul village canadien il était détesté partout, y compris de Maria Chapdelaine, il errait sans cesse. »

Celui qui délire ainsi pour avoir vu des flocons à travers les barreaux de sa cage, qui se fabrique avec l'auteur de *Maria Chapdelaine* un frère de malheur qui aurait été aussi traqué par la société que lui, fabulant, divaguant, lui imaginant un sort qui ne fut absolument pas le sien (Hémon, pur inconnu, est mort en Ontario heurté par un train en 1913, huit ans avant la parution de son roman chez Grasset) et feignant de croire que Maria Chapdelaine est une femme réelle, eh bien... c'est nul autre que Louis-Ferdinand Céline!

L'immense et fortiche écrivain avait fui Paris le 17 juin 1944 en prenant un train à la gare de l'Est avec sa femme, Lucette, le chat Bébert et le manuscrit du second tome de *Guignol's Band*, le trio passa plus de dix mois à Sigmaringen et ils purent aller enfin au Danemark – leur destination – en mars 1945, où l'écrivain du *Voyage au bout de la nuit* avait, avant la guerre, pris la précaution d'enterrer son or dans le jardin d'une amie danseuse habitant Copenhague, Karen Marie Jensen, dédicataire de sa pièce de théâtre *L'église*.

Le jour où Céline divague sur la chasse au Hémon maudit et sur la haine que lui vouerait sa Maria Chapdelaine, il se trouve alors, en mars 1946, incarcéré depuis trois mois dans une cellule de la prison Vestre Fængsel. On l'a arrêté le 17 décembre 1945 à l'appartement de Karen Marie Jensen, au 20, Ved Stranden, et ce n'est rien de moins qu'un fauve en alerte qu'on a encagé, la France le réclamant, le Danemark le mettant à l'ombre, attention, il est féroce, troublé, on lui devine tous les poils hérissés, le pelage hargneux. La bête a cinquante-sept ans.

Avec la permission de l'autorité carcérale, qui a cédé à ses suppliques, il a droit à un cahier d'écolier de trente-deux pages par jour (qu'il doit remettre le soir – il en remplira dix) pour déverser ses salades, batavia, chicorée, mâche, scarole, trévisse, les feuilles se remplissant du tout-venant de ses pensées obsessives, dépressives, exaltées et souvent bouffonnes, et au diable la ponctuation et ses chers points de suspension... tout est tortueux, et on y trouve, à la va comme je te hurle, comme je te crache, ses arguments de défense qu'il ressasse sans cesse et modifie au gré des jours pour son avocat danois qui a la tâche de piloter sa demande d'asile politique et de lui éviter l'extradition (la France l'ayant accusé de *trahison*, si on le ramène à Paris, c'est la

peine de mort assurée; à cet égard, il a, en 1946, absolument raison).

Dans ces carnets (près de trois cents pages écrites au crayon à mine), que Gallimard vient de publier *in extenso* pour la première fois (ma lecture costaute et sensass de l'été 2019), défilent ses souvenirs en flashs du bombardement de Montmartre (« l'enfer est là qui nous roustit, nous grésille »), des noms réels, déformés, inventés, des idées qui fusent, des mots tendres pour Bébert (« Bébert entre nous trois est le nœud de tendresse, on le dénoue tout s'en va »), désespérés sur sa mère dont il pleure la mort survenue le 6 mars 1945 (« vieille chienne dévouée »), des bouts de phrases sans suite, des esquisses de *prose émotive*, toutes choses qui fermentent à l'étuvée dans ces cahiers scolaires de marque Roms aux pages agrafées et qui iront plus tard circuler – s'il s'en sort, mais pour lui rien n'est moins sûr – dans les veines romanesques de ses prochains livres, dont, heureusement pour la littérature puisqu'on n'a pas tué la bête, sa *Féerie pour une autre fois...* et la trilogie dernière, *D'un château l'autre*, *Nord* et *Rigodon*.

Son évocation farfelue d'un Louis Hémon haï et errant n'est qu'un exemple de ses élucubrations carcérales, légères par rapport à celles autrement plus graves qui concernent son comportement durant l'Occupation lorsqu'il ânonne qu'il n'a écrit que cinq lettres aux journaux pro-allemands quand on sait qu'il y en a bel et bien eu vingt-cinq (mais il a raison de souligner qu'il ne s'agissait pas d'articles payés mais de lettres envoyées aux directions qui prenaient, sans qu'il l'ait demandé, le chemin de l'impression) ou, pis, quand il prétend n'avoir jamais mis les pieds à l'ambassade allemande de la rue de Lille chez Otto Abetz alors qu'on sait (tous les biographes l'ont vérifié) qu'il y fut au moins une fois, en décembre 1943, accompagné de son copain le peintre montmartrois Gen Paul qu'il incita à *faire Hitler*, ses seules paroles ce

soir-là auraient été « Imite-nous le moustachu »!... Selon Frédéric Vitoux, qui est entre autres le biographe du chat Bébert, l'ambassadeur, dans sa bonté (« afin d'éviter d'autres mesures »), fit reconduire Céline en ambulance chez lui rue Girardon, préférant le faire passer pour malade aux yeux des invités, « victime d'un délire passager... ».

Dans le brouhaha de ses éclats scripturaires et parfois anarchiques, on tombe à l'occasion sur des sujets qui deviennent, à force de retours, de redites, de reprises, les grands leitmotifs de ses cahiers de détention, par exemple le fait que, jamais, selon lui, il n'a voulu « fuir en Allemagne », encore moins « avec les Allemands et leurs collabos officiels ». Là-dessus, Céline est clair : « Je voulais me rendre au Danemark – il fallait bien que je passe par l'Allemagne – on m'avait promis le passage – arrivé en Allemagne, on m'a séquestré, pratiquement interné – Ai-je changé de conduite en Allemagne? Évidemment non et le gouvernement français le sait parfaitement – nous avons vécu en Allemagne plus misérables que les derniers chiens. »

On sait, grâce au travail de nombreux biographes, que Louis-Ferdinand Céline, forcé de rester à Sigmaringen avec femme et chat, empêché de poursuivre sa route – sa ruée – vers l'or qu'il avait fait ensevelir à Copenhague, a vécu là chichement tout en soignant ses compatriotes réfugiés, organisant un cabinet de consultation dans sa miteuse chambre d'hôtel, redevenant le docteur Destouches et, puisqu'en quittant Paris il s'était muni d'une ceinture pleine de billets de banque, achetant les médicaments qu'il prescrivait et offrait gratuitement aux malades, mais jamais aux hauts gradés de la collaboration à qui il refusait tout respect et tout contact.

À Sigmaringen, on sait que Céline n'a occupé aucune fonction officielle dans la colonie française qui s'était constituée autour du maréchal Pétain et de son premier ministre, Pierre Laval, et on sait aussi qu'en effet, il a refusé d'être logé au château qu'occupaient les grandes figures de Vichy : « J'emmerde Hitler! J'emmerde Pétain – J'emmerde Laval », rage-t-il. On trouve ce triple

anathème au cahier quatre dans une page qu'il crache alors qu'il est à l'infirmerie de la prison pour une grande perte de poids (il pèse soixante-deux kilos) et ses dents qui, toutes, tombent, on observe une somatisation qui inquiète ceux qui ont à le surveiller, à le garder au frais et dispos pour les formalités judiciaires.

Autre leitmotiv qui traverse les cahiers, brandi celui-là en assurance et en fierté, celui de la jalousie haineuse qu'entretenait selon lui toute la classe littéraire française à son égard : « Il y a 20 000 écrivains et artistes en France qui ne me pardonneront jamais le *Voyage au bout de la nuit*. Les Français sont puérilement et atrocement vaniteux des choses de la langue et du style – mes pires ennemis veulent bien reconnaître que j'ai bouleversé le style du français – je suis parvenu à relier à fondre ce qui n'avait jamais été fait : la langue parlée avec la langue écrite créant ainsi ce style nouveau que mes pires ennemis doivent bien actuellement de gré ou de force copier ou emprunter. » Et il ajoute, avec un rien de repentance à la clé : « Si l'on avait à leur époque trouvé quelque bon prétexte pour fusiller Manet Monet... et la foule l'aurait fait avec plaisir – Ayant effectué dans la langue française une révolution du même genre j'ai été de même assez bête pour m'occuper de ce qui ne me

regardait pas la politique, politique il est vrai en enfant – le prétexte de me fusiller bienvenu et admirable. »

Mais le revoilà vite en plus outre-cuidant encore : « En un seul jour, par un seul livre, j'ai acquis dans la littérature française une place que 40 ou 50 ans de labeur acharné de replâtrages sans sincérité n'assurent pas à un académicien chenu, usé, pourri de... un Duhamel par exemple – Comment voulez-vous que ceci me soit pardonné? ce tour, cette magie! Tout est bon pour qu'on me fusille! »

Lui, que la France réclame pour le dévisager et le condamner à mort, n'a de cesse au long de ses cahiers danois de souligner à quel point d'autres réfugiés politiques ne sont, eux, nullement incommodés. « Je ferai respectueusement remarquer, écrit-il, que des collaborateurs avérés, démontrés, proclamés ont trouvé asile un peu partout dans les semaines qui ont suivi l'effondrement allemand – fort peu ont été livrés à la France même par la Suisse qui pourtant voue à tout ce qui est collaborateur une haine absolue. » Et il cite l'écrivain Paul Morand qui a été ambassadeur de Vichy à Berne, le poète Abel Bonnard qui fut le ministre de l'Éducation du gouvernement Pétain, le journaliste Alain Laubreaux qui dirigeait l'infâme journal *Je suis partout*. Nous savons que ceux-ci, en effet, comme tant d'autres qui ne se gênèrent pas pour collaborer gaiement avec l'ennemi (chantons sous l'Occupation), n'ont jamais eu à répondre de leurs gestes devant un tribunal et sont morts de leur vieille mort dans leurs vieux lits, généralement en Espagne, au cours des années fin 1960 et fin 1970...

La mort qui l'attend, il s'en persuade et s'en désespère, est une autre des constances que l'on retrouve en lisant ses cahiers de taulard. Il en appelle au nocher infernal de la mythologie, celui qui reçoit votre âme et vous fait traverser l'Achéron mais au prix d'une obole, le pèze entre les dents, ce fameux Charon que Céline s'acharne à nommer Caron en lui enlevant le h ou, comme le dirait Perec, la hache... Il le supplie de l'attendre : « Reste là Caron! godille un peu autour! j'en ai pour une minute C'est une minute. » Plus loin : « Ô Caron, godille encore un petit moment et



arrête, je suis à toi! » Et va s'ensuire une vaste plainte de misère assez travaillée où l'écrivain Céline embrasse tout un monde, celui dans lequel il se sent injustement sombrer : « Que de hordes déjà nous ont précédés vers tes bords Toutes avec leurs cris pleurs,

**« Je ne vois plus
bien clair, les
murs se touchent
– j'entends encore
les balles de 14
siffler et les obus
de Poperinge – je
suis tout en bruits
de 14 – dans le
grand escalier
du Politikgaade.
Je voudrais bien
mourir. »**



cris d'orgueil, leurs étendards, leurs histoires. Quelles épopées? Nous nous n'avons rien de si grandiose à t'offrir. Tout nous a été pris arraché, s'échappe par menace, pression violence torture – Patrie foyer famille honneur amitiés affections, tout ce qui fait de la vie de surplus et Il ne nous reste pour tout avoir qu'une âme en peine, mais d'une lourdeur si lourde, qu'il te faudra je crains Caron chercher une autre barque. Avec celle-ci, celle des glorieux, tu ne nous passeras jamais. »

Et voilà qu'il admet une part d'erreur dans sa conduite personnelle mais qu'il va la recadrer en vociférant de plus belle contre à peu près tout le monde : « Mais je me sens

tout à fait absous pour mes errements passés mes cavaleries polémiques [entendons ses trois pamphlets anti-sémites d'immédiate avant-guerre, rien n'est plus célinien que de les qualifier de cavaleries...] lorsque je vois avec quelle furie, quelle lâcheté, mauvaise foi, inventions, calomnies, à l'aide de quels faux, quelles effronteries, mes adversaires m'accablent à présent que je suis vaincu, bâillonné, désarmé, à leur complète merci – De tels démons méritent véritablement le centuple – De telles absolues canailles ne méritent vraiment aucun ménagement. Ah si je les avais traités comme ils me traitent au temps où je le pouvais, quels hurlements de par le monde! »

Ce que l'on pourrait appeler, à la manière des chants théâtralisés de Brecht et de Kurt Weil, *la complainte du mutilé*, voilà une autre scie que celle-là, Céline la ramène encore sa blessure de la 14-18, « je vous signale en plus que je suis mutilé à 75 pour 100 », cette rengaine gonflée qu'il a si souvent entonnée dans sa vie, il la repasse encore en 1946 même s'il est parfaitement rétabli, que c'est fortement exagéré, mais là, en prisonnier, il va la hurler sa complainte et il la dramatise au point d'écrire qu'il entend, dans sa cellule, les balles siffler : « Je ne vois plus bien clair, les murs se touchent – j'entends encore les balles de 14 siffler et les obus de Poperinge – je suis tout en bruits de 14 – dans le grand escalier du Politikgaade. Je voudrais bien mourir. » Là, aidé par Jean-Paul Louis qui présente et annote l'édition de ces *Cahiers de prison*, on réalise qu'on vient d'entrer dans une page qui fera partie du futur roman *D'un château l'autre*.

Tout est littérature chez Céline et, moi qui l'admire grandement en tant qu'écrivain, comment ne pas être ému à la lecture de ce passage : « À travers toutes mes folies je n'ai cependant jamais été autre chose qu'un écrivain et j'ai toujours tenu à demeurer écrivain et un *médecin et strictement indépendant* [c'est lui qui souligne] – je n'ai jamais touché un centime de personne – je n'ai jamais écrit une ligne – j'ai actuellement tout perdu dans cette abominable aventure et ma situation que je devais à mes livres. Je n'ai jamais été un journaliste, ni



Presse régionale.

propagandiste ni politicien – strictement un écrivain à l'état absolument pur si je peux dire. »

« Menteur, mythomane, peut-être fou, cela le disposait à la littérature », comme l'écrivait si justement dans *Du fond de mon arrière-cuisine* un autre écrivain et médecin qui mena jusqu'au bout les deux carrières, Jacques Ferron. Mensonges, mythomanie, folie, certes, mais aussi, dans la pharmacopée célinienne, on trouve des vérités qu'il est le seul à dire, humanisme profond, furie héroïque, bontés gratuites, cavaleries qui dérapent, emportements à regretter, ironie et comédie, caprices et cabotinages inclus, car n'oublions jamais la part comique chez lui, l'un des grands écrivains du xx^e siècle, entre Proust et Beckett, et même au fond de sa nuit, incarcéré au Danemark, affaibli, apeuré, édenté, il trouvait le moyen de faire valser Jean-Louis Barrault qu'il avait vu jouer Hamlet à Copenhague avant d'être mis aux arrêts : « Barrault hideur qui inquiète débite Hamlet avec des contorsions d'araignée en colère, pattes de soie si minces, toutes grêles grêles toutes noires qui se tortillent s'entortillent convulsent en même temps que cette voix de curieux insecte rageur cruelle – en voici un affreux pris et au supplice Un insecte dans un bocal de nerfs. »

Quel critique de théâtre il aurait fait! ●